

# Un chansonnier politique de la Régénération

## LOUIS GARD

1799 - 1854

Lorsque j'ai commencé à réunir les éléments de cette étude<sup>1</sup>, je croyais que j'aurais à décrire en Louis Gard, avant tout un joyeux bohème, plus préoccupé de chansons que de choses sérieuses, ce qu'on appelle en littérature « un mauvais garçon », perpétuellement en révolte contre l'ordre établi, qu'il soit familial, social ou religieux, un rimeur impénitent, raillant tout, même les choses les plus respectables, surtout les choses les plus respectables, critiquant les gouvernements par une naturelle disposition de l'esprit bien plus que par conviction politique, trop intelligent pour ne pas voir les ridicules de ses contemporains, mais trop superficiel pour apercevoir, derrière ces ridicules, la grandeur et la misère de la condition humaine.

Il faut reconnaître que certains traits de son caractère, certains épisodes de sa vie, comme aussi la plupart de ses chansons justifient cette opinion. N'a-t-il pas, aussi longtemps qu'il l'a pu, refusé de faire son droit, malgré les objurgations paternelles ? N'a-t-il pas chansonné irrévérencieusement le roi de Naples que, comme officier, il avait juré de servir fidèlement ? N'a-t-il pas vendu le mulet de son père pour se procurer un peu de cet argent qui fondait si rapidement dans ses mains ? Perdu, comme il le dit lui-même, dans les solitudes du Nouveau-Monde, n'a-t-il pas, véritable enfant prodigue, sollicité de son père l'aide financière qui lui permettra de revenir au pays ?

Tout cela, c'est incontestablement Louis Gard, tel que la tradition locale, qui ne se pique pas de psychologie, nous le représente. Mais Montaigne a raison, lorsqu'il nous recommande de « ne pas faire jugement d'un homme sur les plus communs traits de sa vie ». L'essentiel, le meilleur de lui-même, Louis Gard ne l'a pas mis dans ses chansons. C'est dans sa prose, dans les articles qu'il adressait à l'*Helvétie* et à la *Jeune Suisse* que nous découvrons ses véritables préoccupations d'homme et de citoyen. Et c'est dans ses lettres intimes que nous découvrons ses qualités d'homme de cœur.

---

<sup>1</sup> Communication présentée à la 55<sup>e</sup> Assemblée de la Société d'Histoire du Valais romand, tenue à Bagnes le 14 octobre 1951.

De même, ses randonnées à travers le monde sous le signe de l'aventure, pour spectaculaires qu'elles soient, ont certainement moins compté dans sa vie que les quelque vingt ans sans histoire qu'il a consacrés au foyer qu'il avait fondé. « L'état de famille, écrit-il nostalgiquement d'Amérique, est le seul qui convienne à un être sensible et pensant. »

En résumé, si les chansons de Louis Gard nous font voir un satirique souvent impitoyable, un railleur systématique, sa prose nous révèle un homme ardent, épris de justice et de liberté, dévoué au bien public, et à ce titre assez attachant, malgré ce qu'il faut bien appeler son fanatisme qui le conduit trop souvent à de regrettables outrances de langage.

Il était né à Bagnes en 1799. Son père, Frédéric Gard, plus connu sous le nom de « Capetan », fut une personnalité locale marquante. Capitaine au service de l'Espagne, il était revenu au pays, s'était marié et avait assumé pendant plusieurs lustres les fonctions de chef du Dixain d'Entremont<sup>2</sup>.

Louis Gard perdit sa mère à l'âge de deux ans. Son père, qui ne tarda pas à se remarier, le confia très souvent tantôt à l'une, tantôt à l'autre de ses sœurs. Celles-ci semblent avoir beaucoup gâté l'enfant, et le caractère de Louis Gard devait se ressentir de cette éducation trop faible. Sans doute faut-il chercher là le germe de cette incapacité à se soumettre, de ce goût excessif de l'indépendance qui apparaît comme le trait dominant de son caractère.

Il fut un enfant vif et batailleur. S'improvisant un jour capitaine, il mena au combat, sur le plateau de St-Marc, à quelque distance du village, plusieurs petits camarades de jeu, à qui il distribua généreusement la solde, puisée dans la bourse de sa tante. Une autre bourse, ou peut-être la même, fut attachée un jour à la queue du chat qui fut invité à s'aller promener !

Puis ce furent les années de collège, l'internat à St-Maurice<sup>3</sup>. Là aussi, Louis Gard fit preuve d'une rare indiscipline. Il était très souvent aux arrêts. Un jour qu'il expiait de la sorte je ne sais quel méfait, le chanoine Blanc<sup>4</sup>, qui avait une prédilection pour

---

<sup>2</sup> Frédéric Gard (1767-1849), notaire, capitaine au service d'Espagne, joua un rôle dans l'Entremont où il fut capitaine général et banneret avant la Révolution, et, après celle-ci, président du Dixain et député à la Diète cantonale. Il était lié avec le doyen Bridel. Cf. *Armorial valaisan*, p. 104.

<sup>3</sup> On le trouve élève de Rhétorique en 1815-1816 ; s'il est le troisième sur huit élèves, il occupe le dernier rang en « doctrine chrétienne » ! L'année suivante, en Philosophie, Louis Gard est classé dans la seconde catégorie d'élèves, ceux qui ont mérité la note de « progrès vraiment excellent » : *nota progressus prorsus egregii*. Il n'achèvera pas son année de Physique, en 1817-1818.

<sup>4</sup> Sur le chanoine Jean-Joseph Blanc (1791-1851), de Salvan, voir la notice que J.-B. Bertrand lui a consacrée dans les *Annales valaisannes*, 1<sup>re</sup> série, 1924, pp. 46-48. Il fut professeur de Syntaxe de 1815 à 1818.

cet élève turbulent mais bien doué, entreprit de le raisonner. Il vint le trouver et s'efforça, avec des mots appropriés, de toucher son cœur. Louis Gard ne tarda pas à se montrer pénétré de repentir et le professeur s'applaudissait déjà de sa tactique quand, avant même d'avoir réalisé ce qui lui arrivait, il se trouva emprisonné à la place de son élève !

Mais voici terminées les études classiques. C'est Louis Gard lui-même qui va désormais nous conter son histoire. Ecoutez-le :

Je veux charmer ta solitude,  
Me dit mon père à mon réveil ;  
Tu perds la tête dans l'étude,  
Sois secrétaire du Conseil.  
Qu'importent Cicéron, Horace ?  
Ces auteurs ne font que du mal.  
Moi, je suis curial de race :  
Sois curial !

A moins que Cicéron et Horace ne soient là que pour le mètre et la rime, on voit que Louis Gard nourrissait son esprit aux meilleures sources.

Mais poursuivons :

Tu sais combien je fus en place,  
Vingt ans président désénal ;  
J'entends que mon fils me remplace  
Dans mon manoir notarial.  
L'amour des places peut surprendre  
Même le cœur d'un radical ;  
Sans les chercher, il faut les prendre :  
Sois curial !

Fais comme ont fait père et grand-père,  
Et comme feront tes enfants,  
O mon cher fils, deviens notaire  
Pour la gloire de tes parents.  
L'eau fond la pierre goutte à goutte,  
On double ainsi son capital ;  
Quand il ne pleut pas, il dégoutte,  
Sois curial !

Mais Louis Gard goûte peu les conseils paternels :

Et moi, pour esquiver mon grade,  
Je parcours les deux univers.  
Quand ma vie est triste et nomade,  
Je l'égaie en rimant des vers.  
En Amérique, en Italie,  
Je fuis le joug notarial.  
A mon retour, papa s'écrie :  
Sois curial !

Est-ce uniquement pour fuir ce qu'il appelle le « joug notarial » que Louis Gard a parcouru le monde ? On n'oserait l'affirmer. Il

portait certainement en lui le goût de l'aventure, la curiosité des horizons nouveaux. Il fera pourtant son droit et obtiendra son diplôme de notaire.

On veut communément que, pour se procurer l'argent de son voyage en Amérique, il ait vendu le mulet de son père. A y bien regarder, il n'y a pas le moindre rapport entre ces deux événements. En effet, le départ de Louis Gard pour la Louisiane se situe avant 1825, puisqu'on a de lui une lettre datée de la Nouvelle-Orléans, du 19 novembre de cette année. Or il célèbre, si j'ose dire, la vente du mulet en 1834. Il ressort en outre, de cette même lettre du 19 novembre 1825, que Louis Gard n'est pas parti à l'insu et contre le gré de son père, mais qu'il a reçu, au contraire, de ce dernier l'argent pour son voyage : « Quoi ! écrit-il, mon père, cédant à ma passion pour les voyages de longs cours, me fournit des ressources peu proportionnées avec sa fortune et la mienne, et quand il me suppose pour ainsi dire perdu dans les solitudes du nouveau monde, il me jette, d'un hémisphère à l'autre, une planche de salut pour retourner à lui ! »

Ce que fut cette aventure américaine, je n'ai pu le savoir exactement et vous en saurez autant que moi lorsque je vous aurai lu une partie de la lettre du 19 novembre 1825, la seule qu'on ait retrouvée de celles qu'il écrivit d'Amérique à son père :

Je vous épargnerai le récit des malheurs que j'ai éprouvés depuis que je vous écrivis cette lettre sans date dont vous me parlez. C'est dans les déserts de l'Amérique que j'étais destiné à faire mon apprentissage d'homme. Ne soyez point alarmé si je me tais sur ce pays et sur les événements de ma vie. Je puis du moins vous assurer que je n'y rampe point et que je tâche de me conduire toujours avec honneur et noblesse. Il viendra le jour si désiré où je pourrai à loisir vous entretenir de maux qui ne seront plus,

Ce voyage au Nouveau-Monde n'a donc pas été un triomphe pour Louis Gard. Quels sont ces maux auxquels il fait allusion ? Est-il exact que, ayant quitté son premier emploi, et se rendant dans une autre région de l'Amérique, il serait tombé au milieu d'une tribu d'Indiens dont il ne se serait échappé qu'à grand-peine ? C'est ce que rapporte la tradition orale et force nous est de nous y tenir puisque lui-même n'a pas voulu confier au papier le récit de ses malheurs.

Quoi qu'il en soit, il n'a gardé nulle rancune aux Peaux-Rouges, puisque, toujours dans la même lettre, il proclame l'Indien, le véritable propriétaire de l'Amérique.

Le Sauvage, ajoute-t-il, adore le soleil. Il croit que son intelligence lui vient du feu éther, soit du soleil, et qu'elle y retournera après sa mort. Dans le Mexique et le Pérou, ils étaient et sont beaucoup plus civilisés et moins barbares que ceux qui sont venus les égorger le crucifix à la main, mais comme ils n'ont pas nos préjugés, on les appelle sauvages.

Grâce à l'argent paternel, Louis Gard pourra regagner sa terre natale.

L'argent ! écrit-il dans la lettre déjà citée, je suis dans son pays d'origine. Si je suis bien informé, celui qui circule en Europe sort des mines d'Amérique. Mais par une contradiction que l'amour paternel peut seul expliquer, vos piastres, semblables aux eaux du Jourdain, remontent aujourd'hui vers leur source. Pourquoi faut-il que Bagnes soit toujours mon Pactole ? Avez-vous exploité la sainte mine d'argent des anciens abbés, nos suprêmes seigneurs<sup>5</sup> ? Mais non ! les pères convertissent tout en or pour leurs enfants et vous êtes le plus rare des pères.

Le voici donc de nouveau à Bagnes. Assagi ? Point ! Son démon intérieur ne lui laisse pas de repos. Il fait des dettes. Tant pour échapper à ses créanciers que pour se soustraire aux sollicitations toujours plus pressantes de son père qui veut le voir avocat, il s'engage au service du roi de Naples. En peu de temps, il conquiert le grade de lieutenant. Il écrit à son père :

Maintenant que l'âge a calmé mes frénétiques ardeurs, je ferai même le sacrifice de tout ce qui me plaît au monde pour vivre près de vous, sacrifice dont j'aurais été incapable dans mes jeunes années ; mais il me serait plus agréable de voir mon père sourire à mes désirs, me pardonner mes besoins et s'il faisait un pas de mon côté, j'en ferais mille du mien. Au reste, le premier pas m'appartient et je le ferai, mais on ne doit parler de rien en ce moment et jusqu'à ce que je sois pur de dettes, car il est entendu que je ne dois pas me présenter à la maison auparavant.

D'abord, il semble assez satisfait de son sort.

Le roi bienfaisant que nous avons, écrit-il à son père, a fait rentrer dans les cadres de l'armée les officiers de 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> classe hors de service pour les affaires de l'an 21. Il a de plus diminué de beaucoup les impôts. Il a encore rappelé de l'exil tous les malheureux citoyens exilés en 1821. Ce serait trop long à vous dire tout ce qu'il a fait de bien<sup>6</sup>.

Mais ce bel enthousiasme ne dure pas. Repris par son goût pour la satire, il compose contre le monarque<sup>7</sup> une chanson qui est malheureusement perdue, mais qui ne doit pas être un modèle de respect si l'on en juge par les deux seuls vers qui nous soient parvenus :

Tu veux jouer au Napoléon,  
Mais tu n'es qu'un polisson !

Il placarde cette chanson sur les murs du palais et rentre en Suisse. Son passeport porte la date du 9 février 1832. Il mentionne partant pour la Suisse le sieur Luigi Gard, premier-lieutenant démissionnaire du 3<sup>e</sup> régiment suisse au service de Sa Majesté.

---

<sup>5</sup> Allusion à la mine d'argent de Peiloz-Bruson, qui fut particulièrement célèbre au début du XVI<sup>e</sup> siècle alors que le cardinal Schiner s'en empara au détriment des Abbés de Saint-Maurice.

<sup>6</sup> Sans doute s'agit-il du roi François I<sup>er</sup>, qui régna de 1825 à 1830. Son père, Ferdinand I<sup>er</sup>, avait été en butte à une révolution en 1821.

<sup>7</sup> Ferdinand II, qui était monté sur le trône en 1830.

Et le revoilà à Bagnes. Il travaille plus ou moins régulièrement comme secrétaire, on dirait aujourd'hui « greffier », du juge de Commune, le Châtelain Filliez. Admirablement placé pour connaître les dessous de la vie bagnarde, il chansonne tout. C'est de cette époque, vraisemblablement, que datent la plupart de ses chansons d'inspiration locale. Tout sert d'aliment à sa verve, à sa férocité pourrait-on dire : l'amoureux qui manque de se rompre le cou en grimpant aux fenêtres de sa belle, l'homme qui porte à la laiterie du lait baptisé, le village dont on dérobe le chaudron, et qui délègue quelqu'un consulter un devin :

Monnay, qui revint ivre  
Du pays de Calvin,  
Raconte comme un livre  
L'oracle du devin.  
Du larcin l'on soupçonne  
Le fou Jean Baillifard,  
Et la chanson friponne  
Vient du fou Louis Gard.

Il se chansonne aussi volontiers lui-même. Ayant fait des dettes, — il en fera toujours, toujours il attachera son porte-monnaie à la queue du chat ! — il vend le mulet de son père. Ce sera à la fois de l'argent et le sujet d'une chanson :

Mon cher mulet, mulet de mon cher père,  
Tu vaux ton prix, tu n'es ni beau ni laid ;  
Sors de l'étable et prends l'air militaire,  
Prends le galop pour courir à la guerre,  
Mon cher mulet.

Mulet poltron, secouant ta crinière,  
Tu brais de peur au seul mot d'escadron ;  
Malgré ma bride échappant en arrière,  
Tu fuis sans honte une noble carrière,  
Mulet poltron !

Pour un vil prix, apprends, méchante bête,  
Que je te vends au syndic de Lutry,  
Je marche libre et je paye une dette,  
Me réservant pourtant qu'on te rachète,  
Pour un vil prix !

« Quel sort affreux, s'est écrié mon père,  
Va donc subir ce mulet vigoureux !  
Quant à mon fils, qu'il se tire d'affaires,  
Mais mon mulet ne s'en tirera guère,  
Quel sort affreux !

Pauvre mulet, toi qui de ma montagne,  
Portais chez moi le fromage et le lait,  
Je t'ai perdu. Cette triste campagne  
Me coûte à moi plus qu'au roi de Sardaigne,  
Pauvre mulet !

Tu m'es trop cher et ta perte m'accable,  
Je te rachète, objet doublement cher ;  
Interdisons un enfant trop coupable,  
Et toi, mulet, rentre dans mon étable,  
Tu m'es trop cher ! »

Cette fois, la patience paternelle est à bout. Louis Gard est mis sous tutelle et sommé de faire son stage d'avocat. Il écrit donc, le 22 juin 1834, à Adrien-Félix Pottier, avocat à Monthey :

Mon cher Citoyen,

*Pater meus et materina mea seu Noverca ceperunt consilium et resolverunt* de me faire avocat. Je m'en vais entrer dans votre docte *corpore*, dès que vous m'aurez envoyé une note de ce que vous tirez pour la pension et pour m'apprendre la profession.

Comme j'ai toujours été un *pigerrimus studiosus*, je crois qu'une heure par jour d'explications suffira à mon zèle et que, en répétant la leçon entre moi-même comme on dit, *inter dentes meas*, je pourrai faire des progrès d'autant plus passables qu'ayant étudié un an à Octodure, où j'ai été cuit, comme dit l'ambassadeur spécial du Valais auprès du Roi très clément Charles-Albert, de Lاپierre dans ses moments de belle humeur, où j'ai été cuit notaire dans la grande chaudière de M. Claivaz, de notariale mémoire, et deux ans à Fribourg dans l'Académie de droit tenue entière par M. Ducret, mort apoplectique, où j'ai soutenu des thèses de droit naturel, auxquelles je dois en partie l'intégrité de mes principes républicains, je pourrais, en travaillant en mon cabinet en mon particulier, dans la matière que vous m'enseignerez jour par jour, vous répéter le lendemain la leçon de la veille, avant de reprendre une autre leçon, et ainsi successivement, jusqu'à ce que je puisse faire face à l'éloquence de M. Fusay, mon antagoniste futur, qui débitant son pathos contre des baches rognera avec moi la bourse des Bagnards et fera retentir le Tribunal de mon cher oncle et tuteur François Gard, de lambine mémoire, du bruit assourdissant de ses exclamations ampoulées.

Ouf ! Si l'avocat Fusay est un spécialiste des exclamations ampoulées, le futur avocat Louis Gard promet de se distinguer dans le style périodique !

Cette lettre est toute vibrante encore de la rancune que Louis Gard porte à ses parents pour les mesures dont il est l'objet :

Pourrais-je, dit-il en terminant cette lettre, savoir au juste ce que vous me prendrez pour pension et leçon à votre arrivée le 10 juillet ? Comme mon ancien et mon ancienne sont avares comme le diable, j'espère que vous voudrez bien aussi, par bienveillance pour moi, faire en sorte que le prix soit le plus humble possible et que vous me prendrez malgré l'humilité du prix, nous entendant entre nous que lorsque j'aurai de quoi je vous témoignerai ma gratitude par une adjonction matérielle et pécuniaire à ce que vous aurez déboursé, mon progéniteur toujours parcimonieux ayant des larmes éternelles aux yeux sur la dureté des temps, les malheurs de la sécheresse, la rareté de l'argent, la maigreur de la bourse, etc.

Combien je l'aimais mieux lorsque, d'Amérique, il écrivait à son père :

Vous venez d'ajouter aux bontés dont vous n'avez cessé de me combler, la plus attachante et la plus inestimable de toutes... En recevant, mon cher père, ce témoignage irrécusable de votre affection, en parcourant les lettres pleines de bienveillance et d'amour que je viens de recevoir, mon âme se remplit de la satisfaction la plus douce que j'eusse goûtée depuis que j'ai posé le pied sur ce continent.

Hélas ! pour Louis Gard, — comme pour la plupart des humains, — les rigueurs présentes ont bien vite fait oublier les bon-  
tés passées. Au reste, ses mésaventures d'Amérique sont si totale-  
ment sorties de sa mémoire qu'il ne craindra pas, en 1842, à  
l'occasion du départ pour l'Amérique de quarante émigrants ba-  
gnards, de composer la chanson suivante :

Partons pour l'Amérique,  
Compagnons émigrants ;  
Dans cette république,  
Il n'y a point de tyrans.  
La liberté chérie  
Est au-delà des mers :  
Allons chercher la vie  
Dans un autre univers.

L'Europe infortunée  
Regorge d'habitants ;  
Le pain de la journée  
Manque à nos indigents.  
Mais la terre féconde  
Du globe américain  
Procure à tout le monde  
Du travail et du pain.

Créateur de la terre,  
Donnez-nous un bon sort,  
Un voyage prospère  
Pour arriver au port.  
Donnez-nous la constance  
D'un pénible labeur :  
Dans la persévérance  
Sera notre bonheur.

Ce projet de faire de Louis Gard un avocat semble n'avoir pas  
eu de lendemain. Il fut aussi peu notaire que possible et ne fut  
jamais avocat.

Depuis 1833, il correspondait à l'*Helvétie*. Ce journal, qui s'im-  
primait à Porrentruy, se donnait pour programme de « poursuivre  
la régénération politique des républiques helvétiques et obtenir en  
ce qui le concernait, les conséquences de cette régénération ». Il  
n'y avait pas de journal en Valais à l'époque. *Le Patriote valaisan*,  
fondé par l'abbé Bandelier, n'avait pu vivre faute de souscripteurs  
et d'abonnés. Louis Gard, qui bouillonnait d'ardeur libérale, et  
dont le principal cheval de bataille était la séparation de l'Eglise  
et de l'Etat, trouva dans l'*Helvétie* la tribune qui lui convenait.

Dès 1835, il devint également correspondant de la *Jeune Suisse*  
dont le but était, si l'on en croit le numéro du 3 juillet 1835, « de  
réunir tous les patriotes actifs, et par patriotes actifs, il faut en-  
tendre tous ceux qui ont *une croyance*, et la proclament hautement,  
*un principe*, et en déduisent franchement toutes les conclusions.  
Cette croyance doit être la plus avancée de l'époque et ce principe,



le principe vital du pays. Cette croyance, c'est la croyance en Dieu et dans l'humanité, interprète de ses lois. Ce principe, c'est le principe républicain-populaire, et le but, c'est la nationalité suisse développée d'après ce principe. »

Un tel programme était bien fait pour séduire Louis Gard, qui fit paraître dans le numéro du 9 avril 1836 les lignes suivantes :

L'art. 21 de la Constitution du Valais confère à la Diète le droit de conclure des capitulations militaires avec les rois et les papes... Dans une constitution démocratique il ne devrait être question de semblables pactes que pour les prohiber, comme le plus honteux trafic qui soit au monde. Il serait noble da capituler avec les républiques, mais non avec les rois, pour étouffer les libertés. La traite des Blancs serait-elle donc moins odieuse que celle des Noirs ? En Suisse, le vendeur est un prétendu Père de la Patrie, un homme soi-disant civilisé, ou même un libéral, et le vendu est un républicain qui se met volontairement la chaîne au cou et reçoit d'avance le prix de son sang pour avoir le plaisir barbare d'enchaîner ou d'égorger ses frères. Qui expliquera cette anomalie ? Ils se battent pour le pain qu'ils mangent, ces sbires du despotisme. Mais qui a labouré la terre, semé le froment et pétri le pain ? D'où le roi tiendra-t-il cet or qu'il leur prodigue pour être bien gardé ?

### Et à propos des engagements avec le Pape :

L'énorme fortune rentière de Rotschild serait-elle sœur de la puissance mondiale de Grégoire XVI ? Est-il dans la religion de toutes les aristocraties de s'unir contre l'Evangile du Sauveur ? Ou bien y aurait-il dans certains cas, comme dit Tartuffe, des accommodements avec le ciel ? Bien certainement, car on ne saurait imaginer qu'un pape puisse être excommunié. A ceux qui voient dans nos papalins, juifs, huguenots et autres, des défenseurs du culte catholique, nous demandons si une Eglise qui prend sa source dans le ciel doit être défendue par le sabre comme la religion de Mahomet. *Ite et docete omnes gentes*, a dit le Christ, et son vicaire ose substituer la poudre et le plomb à la persuasion évangélique.

### Et plus loin :

Le pain est le premier droit de l'homme. Qu'importent l'égalité des droits politiques et tous les progrès de la civilisation bourgeoise à l'heimatloss et au propriétaire qui meurt de faim ?

### Ne dirait-on pas déjà les premiers accents de l'*Internationale* ?

Parlant de l'instruction publique, il ajoute :

Tandis qu'on ne fait rien pour les classes pauvres obligées de recevoir le pain de celui qui leur en donne (car c'est la faim qui procure aux aristocrates la facilité de trouver des recrues, surtout en hiver), on conserve le système de l'éducation latine qui, à la fin des cours, jette les étudiants dans les vocations forcées de prêtres, de moines, de notaires, de procureurs ou d'officiers au service étranger...

Au lieu de former des artistes, des artisans, des industriels, des agronomes, des commerçants, nos Pères Jésuites et nos Augustins d'Agaune ne remplissent le pays que de latinistes inutiles, sinon dangereux, lesquels font une mort à guerre à l'enseignement mutuel qui seul pourrait régénérer le

Valais<sup>8</sup>... *Ubinam gentium sumus*? Pauvre Valais! Il n'y a qu'un siècle, on brûlait les sorciers et c'était les docteurs en théologie romaine qui constataient la sorcellerie. De pareils docteurs te retiendront-ils encore longtemps sous le joug de l'aristocratie?

On voit le ton. Il est d'une extrême violence. C'est que Louis Gard est un convaincu. Il croit à la Liberté. Il veut l'affranchissement du peuple. Il est sûr que le gouvernement du peuple par le peuple est le seul régime idéal. Avec un peu plus de philosophie et un peu moins de fanatisme, il aurait compris que rien de ce qui est humain n'est parfait et que nous sommes toujours tyrannisé par quelqu'un ou par quelque chose.

J'ai dit que la séparation de l'Eglise et de l'Etat était le principal cheval de bataille de Louis Gard. En effet, déjà pendant son séjour à Naples il écrivait à son père :

J'ai appris qu'on a planté l'arbre de la liberté à Martigny-le Bourg, à Vétroz et à Monthey<sup>9</sup>, pour demander quelques changements dans la Constitution, comme l'Evêque remis à sa place et ne formant plus un Dixain tout entier, élu au choix du Chapitre et non pas de la Diète qui ne peut s'occuper que de choses politiques. La place de l'Evêque est à la Cathédrale et non point à la Chambre des Représentants. Qui représente-t-il? Il est donc à lui seul un 14<sup>e</sup> dixain? Où sont ses commettants? Quelle absurdité! *Regnum meum non est de hoc mundo*, voilà ce qu'a dit Jésus-Christ. Et pourquoi la Diète s'avise-t-elle aussi de nommer un Evêque? Elle ne doit discuter que des intérêts d'Etat, et non point de religion. Sa mission est toute terrestre, tandis que celle de l'autre est toute céleste.

Il ira plus loin. Il s'en prendra au Pape lui-même. Témoin cette tirade :

Souverain pontife de Rome,  
Obtiens un triomphe nouveau ;  
Entends la voix du Fils de l'Homme :  
Remets ton glaive en ton fourreau.  
Saint Pierre, au rivage du Tibre,  
Porta-t-il un sceptre mondain ?  
La voix d'un peuple jadis libre  
Réclame un pouvoir souverain.

Sans tiare au front, sans oriflamme,  
Dépouillé d'un luxe païen,  
Chargé du seul fardeau des âmes,  
En serais-tu donc moins chrétien ?

Mais en 1847<sup>10</sup>, il fait une grave maladie. Craignant de devoir bientôt comparaître devant Dieu, il jette un regard sur sa vie

---

<sup>8</sup> Gard pense aux difficultés opposées à Joseph Rausis, « un disciple valaisan du Père Girard », dont J.-B. Bertrand a parlé dans les *Annales valaisannes*, 1937, pp. 175-183.

<sup>9</sup> Cf. J.-B. Bertrand : *L'Arbre de la Liberté en Valais en 1831*, *Annales valaisannes*, 2<sup>e</sup> série, 1931, pp. 25-31.

<sup>10</sup> Auparavant, il parut quelque temps sur la scène politique, comme membre de la Constituante de 1839 et député au premier Grand Conseil en

passée, politique et privée, et ne se sent pas rassuré. Il adresse aux Valaisans, alors divisés, un manifeste où il les exhorte à la concorde :

Permettez-moi de vous adresser ces quelques paroles dictées par le sentiment intime que je vais bientôt paraître devant Dieu. Ce sentiment me dépouille de tout amour-propre et me fait tout sacrifier à Dieu. Puissent les paroles d'un mourant produire après sa mort une partie du bien qu'il aurait dû faire pendant sa vie !

... De toutes nos luttes terrestres, très embrouillées, une seule chose me paraît ressortir très clairement, c'est qu'il y a bien des torts dans les deux partis qui divisent notre canton. S'il m'était permis de m'adresser aux Conservateurs, je leur dirais, en citant la vie des Saints : Ce n'est pas par la violence qu'il faut soutenir la vérité, c'est avec la douceur de Celui qui voulut qu'on apprit de lui qu'Il est doux et humble de cœur, en tâchant de gagner nos cœurs à son service, la charité sera la voix la plus puissante.

... Et nous, Libéraux, qui en voulons tant à des populations dévouées aux couvents, aux Jésuites et au clergé en général, ne devrions-nous pas commencer toutes réformes par nous réformer nous-mêmes et faire commencer tout progrès par le progrès de nos esprits vers Dieu ?

... Pour moi, qui vais bientôt paraître devant Dieu, pour lui rendre compte de ma vie politique et privée, je regrette d'avoir été trop enclin aux nouveautés et à croire de braves proscrits qui ne connaissaient pas la Suisse et voulaient la pousser<sup>11</sup>. Initiateur de la *Jeune Suisse*, branche de la *Jeune Europe* fondée par un exilé Génois, j'ai été la cause indirecte du malheur de plusieurs de mes initiés. J'ai bien essayé en 1843 et 44 d'arrêter le torrent, mais je l'avais fait naître et grossir depuis 1832 au moyen des sociétés secrètes et de leurs affiliations, des chansons et des articles de journaux attaquant l'honneur des personnes respectables qui s'opposaient à nos vues. Je considérais tous les Conservateurs comme autant de scribes et de pharisiens ; et qui peut les condamner, sinon Dieu, qui seul les connaît ? Et qu'étais-je moi-même pour les critiquer avec fureur ? Un Samaritain, un païen et un publicain ! Je regrette de m'être trop souvent jeté sur le terrain de la moquerie et du sarcasme, tandis que j'aurais dû expliquer à mes frères, dans mon amour fraternel, dans mes sentiments chrétiens, la pensée de Dieu.

Cette confession publique se poursuit sur plus de huit pages !

Cependant, la mort lui ayant fait grâce pour cette fois, Louis Gard ne tardera pas à sentir le vieil homme se réveiller en lui, tant il est vrai, comme l'a dit Benjamin Constant, qu'il n'y a point d'unité complète dans l'homme et que personne n'est tout à fait sincère, ni tout à fait de mauvaise foi. Il reviendra à la moquerie et au sarcasme pour railler notamment les élections de 1852 à Bagnes.

---

1840. Cf. J.-B. Bertrand : *La Régénération valaisanne*, dans *Annales valaisannes*, 1941, p. 217 (la date 1865 donnée pour sa mort est à corriger).

<sup>11</sup> Allusion aux proscrits étrangers réfugiés en Suisse, dont le plus illustre fut Giuseppe Mazzini (1805-1872), de Gênes, créateur de la *Jeune Europe* avec ses sections nationales *Jeune Italie*, *Jeune Allemagne*, *Jeune Pologne*, *Jeune Suisse*, etc.

Cette chanson, qui ne compte pas moins de seize couplets, est d'une truculence telle qu'il est presque impossible de la citer. Ces quelques vers vous en donneront un aperçu :

Il faut pour la fête  
Un quintal de lard,  
Et ce lard s'achète  
Chez feu Balthasar.  
Ce lard ridicule  
D'un homme arriéré,  
De nos cous recule  
Dès qu'il est entré.

Ce lard indigeste  
Nous a terrassés  
Et ce qu'il en reste  
Nous démontre assez  
Que cette victoire  
Du lard sur nos cœurs  
Ternit notre gloire  
D'être les vainqueurs.

C'est en somme l'histoire d'une indigestion collective, et contée d'une façon que Rabelais n'aurait pas désavouée...

Mais la carrière de Louis Gard touche à sa fin. Il mourra le 22 septembre 1854, à l'âge de 55 ans, réconcilié définitivement cette fois avec la religion.

\* \* \*

Il n'est pas facile de juger une œuvre dont seuls quelques fragments nous sont parvenus. Louis Gard a fait autant de chansons que la Mère Gigogne a fait d'enfants, mais, après sa mort, ses proches jugèrent bon d'en soumettre la plus grande partie à l'action purificatrice du feu... C'est dommage. Outre qu'elles étaient l'expression d'un tempérament peu commun, ces chansons étaient le reflet d'une époque. Elles constitueraient une documentation intéressante sur la vie locale, cantonale et nationale, en cette époque troublée qui va de 1830 à 1850.

Ce qui nous reste nous permet de dire que s'il fut quelquefois un versificateur habile, Louis Gard n'a rien d'un poète. On chercherait en vain dans ses chansons ce qui fait le charme et la fraîcheur de tant de chansons populaires. Pas d'amour, si ce n'est pour railler un amoureux déconfit, pas de clair de lune, pas de rossignol, pas de fontaines. Il a le goût des idées bien plus que celui des sentiments. Il n'est pas sensible aux beautés de la nature. Le grand courant romantique qui soulève l'Europe ne l'atteint pas, si l'on excepte quelques tirades à effet dont il a truffé ses articles politiques. D'Amérique, il décrit minutieusement la récolte du

coton, le pressurage de la canne à sucre, dénombrant les cylindres de la presse ; mais on chercherait en vain dans ses lettres un écho même affaibli, même lointain, de l'enthousiasme que déchainaient chez un Chateaubriand, vingt-cinq ans auparavant, les paysages du Nouveau-Monde. A Naples, non plus, il ne semble avoir vu ni le Golfe, ni le Vésuve, et ce qui enchanta Gérard de Nerval, le Paulsilippe et la mer d'Italie, ne fera lever en lui aucun émoi.

S'il est vrai que chacun accomplit sa destinée en réalisant son caractère, le caractère de Louis Gard lui aura valu bien des tribulations, à commencer par ces divergences de vue qui le mettaient en conflit perpétuel avec l'auteur de ses jours. De même sa profonde originalité ne lui a pas permis de s'intégrer dans la société de son temps. Partout il reste un exilé. Il s'en console en essayant de jeter les fondations de la Cité future, car si l'homme, en tant qu'individu, lui déplait souverainement, l'homme en tant que peuple est l'objet de sa sollicitude.

Dans cette vie agitée, souvent traversée de courants contraires, une chose reste constante : la croyance en Dieu. Louis Gard ne fut certainement pas un très bon chrétien, mais il fut un chrétien convaincu. Sa lutte contre le pouvoir temporel de l'Eglise n'a jamais entamé sa foi dans la justice et dans la miséricorde divines. Et c'est confiant dans cette justice et dans cette miséricorde qu'il s'endort, goûtant enfin un repos que son âme tourmentée ne lui avait jamais permis de connaître de son vivant.